

Rapport de stage

Je me nomme Andrea Englehart, j'ai 25 ans, bientôt 26 ans. Je suis en retour aux études, présentement dans ma dernière année de Cégep. Lorsque j'ai commencé les démarches pour cette aventure, j'étais en fin de ma première année. J'ai toujours voulu voyager, faire quelque chose pour les autres, changer une petite partie du monde. J'ai pensé que cela serait une bonne occasion pour moi, pour voir de quoi j'étais capable, mais aussi pour voir ce que les gens d'ailleurs vivent réellement, pas juste ce qu'on voit à la télévision ou qu'on lit sur internet. Car on le sait bien, les choses sont toujours un peu camouflées, la vérité n'est jamais vraiment dite. Avant de pouvoir partir, nous avons, pendant 1 an, fait différentes levées de fonds, plusieurs, très exigeantes, quelques-unes demandant moins d'effort, mais tout aussi éprouvantes mentalement après une année. Nous avons aussi eu des formations au Cégep, la fin de semaine. Honnêtement, des gens de mon entourage m'ont demandé ce que les formations m'ont apporté. Au début, je ne savais pas quoi leur répondre, je savais ce que nos formatrices Emmanuella et Annick tentaient de nous faire absorber comme information. Cependant, je ne réalisais pas vraiment l'importance que cela avait. Nous avons fait des recherches sur divers sujets, nous avons appris un peu de la culture, vu le passé du peuple sénégalais. Apprises des informations sur l'importance de la religion et leur perception de l'égalité des sexes ou de l'homosexualité. J'ai enregistré l'information, j'ai compris ce donc on pouvait parler et ce que nous devrions éviter. Je croyais avoir compris, jusqu'à ce que j'arrive là-bas. Lorsque nous sommes arrivés à la maison de Mer et Monde au Sénégal, nous avons passé la première journée à revoir les choses importantes, mais expliquées par un Sénégalais, par son point de vue. J'ai vu l'importance pour lui de ses sujets, que même s'il savait ce que nous, québécois, en pensions, c'était important. Puis, nous sommes parties au village et j'ai eu ma famille. J'ai pu parler longtemps avec eux, j'avais une très belle relation avec les enfants et même les adultes. Mais je crois que ce qui m'a le plus marqué, c'est lorsque le frère d'un des hommes sur ma concession est venu nous rendre visite pour quelques jours. Il s'appelle Paul. Paul a mon âge et est présentement à l'université dans un domaine au nom beaucoup trop long. Pour nous, cela se résume à : Bac en enseignement, volet sportif. Paul veut devenir prof d'éducation physique. Il m'a parlé des différentes grèves étudiantes qu'il y avait depuis quelques années pour rendre l'éducation plus accessible. Le coût d'une seule année universitaire là-bas est l'équivalente d'une année de salaire. Mais Paul ne peut pas travailler pendant qu'il est aux études, car il doit faire des stages à chacune de ses sessions, avoir une moyenne au-dessus de 80 pour rester en classe, sinon l'université le rejette. Il m'a dit avoir entendu parler de nos grèves étudiantes, de notre printemps érable et que lui et plusieurs de ses amis s'inspiraient de nous pour qu'eux aussi aient des meilleures conditions. Il m'a parlé de la religion, de la famille, de la perception des jeunes. Qu'il avait l'impression que même si les peuples occidentaux apportaient du bon, il apportait aussi beaucoup de mauvais à son peuple. Par exemple, les jeunes devenaient paresseux, car nous étions paresseux, dépendant des technologies et autres gadgets nous simplifiant la vie. Il disait que ses choses l'éloignaient de sa famille, que les gens passaient trop de temps devant leur écran, même lui était devenu dépendant de son téléphone cellulaire. Il aimait pouvoir parler à sa mère et ses frères lorsqu'il était loin, mais n'aimait pas ce qui venait avec. Je crois que c'est à partir de ce moment-là que j'ai compris certaines choses. L'influence que nous avons, mais aussi la réflexion que les gens par rapport à nous. Plusieurs d'entre nous pensent rendre service aux gens en allant dans des pays en voie de développement, mais pour moi ce fut l'effet contraire. J'ai

pu faire de grandes réflexions sur moi à la suite de cela. J'ai fait du ménage dans mes choses, d'ailleurs j'en fais encore. Je n'ai jamais été aussi proche de gens depuis des années que lorsque j'ai été dans un endroit « 'qui n'a rien »'. Les gens là-bas ont le cœur sur la main, ils n'ont presque rien, mais vont t'offrir un peu de ce qu'ils ont, pour ne pas que toi tu manques de quelque chose. On s'assurait que je ne sois jamais par terre, que je mange à ma faim, que je n'ai pas froid au chaud. Je n'étais pas une étrangère pour eux. J'avais une mère, un père et plusieurs frères et sœurs. Les gens de ma concession étaient ma famille. Tout le monde nous connaissait par nom après une journée. J'avais de la difficulté à me souvenir du nom sénégalais de toutes les personnes avec qui je suis allée là-bas et je ne prononçais toujours pas comme il faut le nom de ma grand-mère après trois semaines, alors qu'en deux jours, plus de 50 personnes connaissaient le nom de 15 "Toubab" » comme si de rien n'était. Je crois que cela remet en perspective l'image que nous avons d'une communauté, d'un village et d'une famille. Pour moi, les gens du village de Therok sont ma famille. Même si cela est incompréhensible pour bien des gens. Je me suis fait des souvenirs là, je me suis fait des amis et je me suis fait une famille. Elle fera toujours partie de moi et je suis sûr qu'elle a changé certaine de mes valeurs, qu'elle m'a rapproché d'autres et m'a fait voir sous un autre point de vue la définition du mot bonheur et paix.